

Laurent Dingli

Une PURETÉ SANS NOM

roman



Flammarion

Extrait de la publication

Une pureté sans nom

DU MÊME AUTEUR

Colbert, marquis de Seignelay, Perrin, 1997.

Louis Renault, Flammarion, 2000.

Robespierre, Flammarion, 2004.

Laurent Dingli

Une pureté sans nom

roman

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-0806-8889-7

*À Hélène, mon inspiratrice,
mon soutien, ma déesse.*

« L'errance n'est pas une malédiction,
mais une bénédiction. »

Joseph Roth, 1934.

PREMIÈRE PARTIE

I

Berlin, le 5 janvier 1969

Mon fils,

Je n'ai plus de tes nouvelles depuis plusieurs mois déjà et ce silence me met à l'agonie. Tu m'as jugé et condamné sans que j'aie pu me défendre. Tu t'es détourné de moi, la voix haute, le regard presque dédaigneux et l'esprit plein de certitudes. De quelle force es-tu doté, mon fils, pour supporter en silence cette longue torture ? Pourquoi refuser le partage de quelques mots simples, ceux qui apaisent d'une caresse légère les âmes isolées et meurtries ? Je sais que la fierté de ton caractère dérobe à mes yeux le spectacle de tes faiblesses. Ton désarroi est une arme aiguisée que tu brandis, menaçante, vers ta propre image. Tu t'es emmaillotté de tes détresses comme on s'enveloppe d'une armure. Mais la cotte est striée, fendue, mal taillée, et le fer n'est là que pour souligner la plaie.

Mon pauvre Sisyphe, tu t'infliges l'horreur de l'attente et des récidives, l'indicible tourment des mouvements éternels et du temps immobile. Tu ne t'accordes même pas la quiétude ombragée des refuges et ce repos que l'on vole, l'instant d'un soupir, à la croisée des chemins.

Pardonne-moi, mon enfant, pour toutes les explications que je ne t'ai pas données, pour les paroles que je ne t'ai jamais

dites, pour avoir cru que les actes avaient la profondeur volatile et la simplicité apaisante des mots. Sans doute ai-je commis bien des erreurs. Je pensais taire mes douleurs pour te les épargner. J'imaginai que la bouche saurait être muette sans que le cœur fût bâillonné. J'ai réalisé ma méprise. Le geste n'était pas l'émissaire du verbe mais le reflet d'une incomplétude, un acte lourd et d'autant plus sonore qu'il exacerbait le silence.

Je m'en veux terriblement de ne pas avoir répondu à toutes les questions qui enthousiasmaient et dilataient ton cœur juvénile. Je regrette de t'avoir abandonné dans l'extrême solitude de l'ignorance. J'ai voilé mon histoire dans l'opacité de mes craintes mesquines et transformé les événements de ma vie en de terribles légendes. Est-ce bien moi qui t'ai ravi la candeur tangible de tes plus beaux rêves ? Ai-je, par inconscience ou par égoïsme, souillé ta pureté et violenté ton innocence ? T'ai-je donc suggéré, sans avertissement, que l'Éden n'était, en réalité, que le miroir de l'Enfer ? Je voulais te protéger et n'ai fait que te propulser, malgré moi, dans le tourbillon de l'existence. Je reconnais ma faute. Et pourtant, j'ai rêvé d'un monde sans culpabilité où la tendresse régnerait en souveraine, où la vie se nourrirait des mille présents que la nature lui offre, enfin débarrassée des déviances et des superfluités. J'avais créé un univers pur, exempt de facéties courtisanes, de paroles mercenaires et d'affections marchandes. Mes désirs, souples et fermes, se bandaient comme un arc pour discerner, enfin, l'élégance de la cible.

Et pourtant, j'ai failli. Le tir a été dévié par mon indigence comme par les souffles véhéments de l'Histoire. Qu'importe ! Je ne te ferai pas l'offense de t'adresser quelques plates excuses. J'ai trop le respect de l'avenir pour t'offrir le spectacle consternant d'un père humilié, avili et repentant. Je ne viens pas ici me fustiger ni quémander un pardon pour les fautes que j'ai commises. Non. Je veux simplement te faire le récit de ma vie, de mes errances et de mes espoirs.

Je voulais te dire, avant toute chose, que je comprends ta révolte. Tu es un jeune Allemand qui porte son passé comme

une plaie béante. Tu as raison d'en vouloir aux hommes de ma génération. Nous t'avons laissé un monde d'opulence factice, bâti à la hâte sur les ruines de l'horreur. Le décor a changé, la musique est entraînante certes, les comptes en banque bien fournis, mais les oripeaux de la modernité ne peuvent recouvrir les stigmates de la honte. Tu dois supporter l'injustice d'une peine infamante héréditaire et les conséquences d'un crime auquel tu demeures étranger.

J'ai appris que tes amis se promenaient entièrement nus dans les parcs de Berlin et lisaient *Le Petit Livre rouge* de Mao. On m'a dit qu'ils écoutaient des sons étranges et s'abrutissaient de drogues entre deux copulations frénétiques. Je connais trop ta sensibilité pour ne pas savoir que tu es tiraillé entre le désir de préserver ta pudeur et celui de t'insérer dans un groupe. Je n'utiliserai pas le ton sentencieux des donneurs de leçons. Je ne te dirai pas que ton époque est bien plus douce que ne le fut la mienne. Je souffre de te voir à la dérive et je voudrais te parler, te dire simplement à quel point je t'aime.

Je sais aussi que vous regardez avec envie les « révolutions » qui se déroulent actuellement en France ou aux États-Unis. Je comprends que vous ne supportiez plus une autorité et une morale qui, selon vous, n'ont su créer que deux guerres mondiales, Auschwitz, Hiroshima, et maintenant le conflit du Viêt-nam contre lequel vous avez raison de vous rebeller. J'imagine aussi à quel point vous êtes las du sempiternel discours des anciens combattants qui vous rebattent les oreilles avec leurs souffrances, leurs privations et leur courage exceptionnels, leur idéal sublime et leur défaite injuste, en un mot avec leur sale guerre qu'ils portent, encore et malgré tout, comme une décoration. Pourtant, mon cher Karl, si je ne partage pas cette nostalgie criminelle, pétrie d'un nationalisme bêtant que je vomis, je ne crois pas non plus aux ruptures, aux tables rases et aux révolutions. Mes propos trop sages doivent te décevoir car ils ne correspondent pas à l'esprit fougueux qui caractérise la jeunesse. Fais-moi seulement la grâce de m'écouter. Je ne vais rien justifier. Nous allons seulement essayer, ensemble, de comprendre notre histoire.

II

L'âge d'or a-t-il existé ailleurs que dans mes rêves ? Mon esprit se noie dans le monde onirique des marges et des frontières. La barque de mes souvenirs glisse, silencieuse, sur les eaux calmes d'un lac aux confins des profondeurs abyssales. Mais le tumulte de la tempête est déjà inscrit dans la quiétude des flots et sous les roches tendres des berges couve une lave incandescente. C'est ainsi, Karl, que je revois mon enfance et l'Allemagne d'avant 1914. On m'a aussi volé la pureté de ma Genèse. Peut-être ce désenchantement fait-il partie de la conscience cruelle à laquelle les âmes nobles sont condamnées. Je ne sais. Mais le passé le plus lointain ne me semble pas intact ; comme si la foudre avait précédé le tonnerre, comme si le corps sain développait déjà les germes de la putréfaction et annonçait sa propre finitude. Je suis persuadé que la détonation se fit entendre avant même que le coup ne fût tiré.

Et pourtant, l'époque de mon enfance était encore peuplée de géants sublimes et terribles. Je parlais aux pierres comme au reflet magnanime de mes attentes. Je dialoguais avec les bois et les sources qui me restituaient, en offrande, le souffle de la vie et le sel de mes désirs. Je frôlais les mystères là où d'autres les piétinent, effleurant du bout de mon âme cette âme que je voulais préserver. Il n'y avait pas une relation de maître à esclave, de vainqueur à vaincu, du vivant à l'inerte, mais un chant suave et universel dont je n'étais que l'infime et radieux interprète.

C'était une période bénie où tout était imprégné de sens. Chaque jour, j'arrachais mon bâton de pèlerin au lierre du jardin, tronc efflanqué, verdâtre, toujours gorgé de sève ; objet animé, guide pastoral que tout mon être, mon corps et mes fantaisies se plaisaient à suivre. Puis j'ai troqué cet arbrisseau encore palpitant de vie contre un tronc d'ébène, noueux, épais, assez massif pour écraser un homme ou un fantôme d'une brève et sèche volée.

Je me souviens de ces temps lointains où la matière était encore vivante, où dans ma table d'écriture était le bois, où dans le bois respirait l'arbre et dans l'arbre vivait un Dieu. Puis le Dieu s'est évanoui, abandonnant l'arbre desséché, le bois fossilisé et mon inspiration tarie. La matière, que l'esprit avait désertée, était morte, effroyable, sordide, prête à m'envelopper de son néant. Elle disait déjà les camps et les déflagrations atomiques, l'indicible, le chaos initial où tout se liquéfie et se disloque dans la fusion.

Mes souvenirs m'entraînent dans une toile impressionniste où les personnages tourbillonnent comme les partenaires d'une valse trop rapide. Je vois une foule bigarrée de fantômes s'agiter au cœur d'un manège endiablé. Sabres, vestons, canotiers et voilettes, se mêlent sur le rythme d'une musique de foire en dégageant une odeur de sueur, de tabac et de bière. Et le mouvement s'accélère jusqu'à ce que les formes et les couleurs se confondent : les corps s'élargissent, les galons des officiers zèbrent de leurs rayures d'or le bleu des uniformes, le scintillement des épées s'abandonne dans un halo continu de lumière. Le printemps honorait ses promesses. Tout était rire, chants, danse et ripailles. Il n'y avait pas d'âge d'or mais de courts instants de bonheur éparpillés dans les ténèbres.

Je revois encore mon père, Karl, quand la générosité de son sourire nous invitait, mon frère et moi, à le rejoindre dans son automobile. Il était là, près de nous, la barbe fleurie et la mine joviale. Je vivais alors dans un monde mythique. Mon bon et beau démiurge était à la fois un Dieu, un Gargantua furieux,

et un homme pressé. D'une nature impatiente, fébrile, insatiable, ce professeur de lettres munichois menait sa vie en galopant, se hâtait de consumer de gros cigares, gigotait dans tous les sens quand on lui réclamait audience et n'omettait jamais de se brûler la langue chaque fois qu'il lapait, en gloussant, de grands bols de soupe. Son appétit féroce était légendaire. À table, il dévorait en un clin d'œil poulardes, *schnitzel*, cochonnailles et autres mets délicats que ses hôtes, stupéfaits, n'avaient jamais le temps de ravir à ses fureurs. Blotti contre les genoux de ma mère, sous la table, j'écoutais la voix, fascinante et terrible, de cet ogre qui tonnait comme le roulement de cent mille canons : « À boire ! ».

Quel contraste, mon cher Karl, entre la truculence de mon père et la froideur codifiée de ma mère. Seule une facétie tragique de la nature, ou un Créateur d'humeur badine, avait pu réunir ainsi le volcan impétueux et la morne plaine. Ma mère, Frau Gruber – de son nom de jeune fille Elizabeth Redding – était une Anglaise, catholique et mondaine, égarée dans une Allemagne qu'elle n'aimait pas et à une époque, peu libérale pour les femmes, qu'elle n'appréciait pas davantage. Mais ce qui la rendait proche de son époux, c'est qu'elle se proclamait éternelle victime de l'existence. Elle faisait partie de ces femmes qui s'enroulent dans le mariage comme dans un linceul et s'attachent au logis familial comme à un tombeau. « Je ne sortirai d'ici que les pieds devant », annonçait-elle, superbe, alors qu'elle n'avait que vingt-cinq ans et qu'elle pénétrait pour la première fois dans ce qui aurait dû être le refuge de ses amours. Et c'est d'un commun accord que mes parents, tels deux comédiens talentueux, choisirent le théâtre où leurs illusions et leur vanité se donnèrent la réplique.

Entre avec moi, Karl, dans la maison désenchantée de mon enfance. Elle n'existe plus aujourd'hui mais je l'ai rebâtie pour toi. Regarde l'épaisseur rassurante des murs de pierre et leur fausse promesse d'éternité. Observe ce toit bien charpenté qui semble étayer les certitudes et protéger l'harmonie du foyer.

C'était une belle demeure qu'un banquier excentrique du siècle dernier avait construite sur le modèle d'une gentilhommière. À moins de dix kilomètres de Munich, nous étions en pleine campagne, au milieu d'une vaste clairière que traversait un chétif et pitoyable ruisseau. Cet espace bucolique était peuplé de fantômes à l'instar de la société provinciale et agricole de notre défunte Allemagne. Un chemin de terre menait à l'entrée principale où une grille imposante mais rouillée était surveillée par deux petits lions de pierre dont l'aspect à la fois grotesque et terrifiant évoquait quelques curieuses gargouilles. Le jardin, très étendu, restait en friche. Un muret de briques à moitié renversé, une cabane de rondins délabrée, un puits à l'abandon, étaient constamment absorbés par une végétation prolifique. Écarte les branches, Karl, foule au pied les herbes folles et tu verras la magnifique imposture où j'ai grandi. L'édifice principal était repeint en jaune de Schönbrunn pour donner une allure impériale à ce vêtement de pierre dépenaillé. Non, tu ne rêves pas. C'est cette demeure en ruine que mon père avait baptisée en ricanant le *schloss*, le château, pour s'arroger les lettres de noblesse que l'existence ne lui avait jamais décernées.

Pendant des mois, mes parents s'étaient disputés pour savoir s'il fallait réaliser un jardin à l'anglaise ou à la française autour du *schloss*. Ma mère penchait, du fait de ses origines, pour la première solution, et mon père, bien que nos voisins d'outre-Rhin fussent déjà nos ennemis héréditaires, pour la seconde. *Friedrich-der-Grosse*, c'est ainsi que ma mère appelait par dérision son époux, préférerait mettre en sommeil son patriotisme plutôt que de battre en retraite. Mon Gargantua cédait ordinairement à sa femme sur les questions essentielles, mais demeurait intraitable pour les matières futiles qui rassuraient sa virilité. Finalement, le jardin ne fut réalisé ni à la française ni à l'anglaise et c'est la nature allemande qui se chargea de donner libre cours à son exubérante inspiration.

Les appointements de mon père ne permettaient pas d'entretenir la ruine majestueuse qu'était notre maison. Il fallait vivre

apprentissage de l'amour, et toujours ce mélange d'espoir et d'irréparable qui fait la condition humaine. Au-delà de la tombe, son père lui parle encore de l'humanité d'un photographe déluré et de deux clochards sublimes. Karl a beaucoup appris de ces hommes. Il a l'impression de les connaître. Ils font partie de son histoire. Malgré l'assassinat et les ruines, la mort et l'exil, ils sont là, près de lui, bien présents.

Il est alors submergé par une émotion intense. Il se souvient de la longue lettre de son père ; il songe aux vies de Shmirtel, de Zirtel, de Paul et d'Abel ; et il repense à tous les millions de sans-tombe, d'anonymes que les bourreaux et leur « pureté » sans nom ont vainement tenté de rendre à leur image.

Composition et mise en page



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

N° d'édition : L.01ELKNFF8889N001
Dépôt légal : janvier 2007

Extrait de la publication